



**Rubrique : Concepts psychanalytique...
et les autres**

Actualité de la séance courte

Danièle Olive

A l'heure de la généralisation des pratiques d'écoute et de la montée des thérapies de la parole, revenir aux fondements de la séance courte fait apparaître la singularité de la psychanalyse et met en question toute idée de standard.

Dans « Introduction à l'érotique du temps ¹ », Jacques-Alain Miller reprend la logique de la séance courte, pierre d'angle de la pratique analytique d'orientation lacanienne. En effet, pour qui s'oriente de l'enseignement de Lacan, « la durée de la séance se règle, non sur le chronomètre, mais sur l'inconscient, sur la jouissance à l'œuvre dans la parole ² ».

Le nouage du savoir et du temps

J.-A. Miller dresse un historique philosophique et scientifique de la notion du temps depuis l'Antiquité. Il relève les résistances que connaît l'abord philosophique du temps à partir de l'espace sous la forme d'une ligne continue ³ et les hypothèses qui cherchent à « soustrai[re] le temps au temps ⁴ ».

La pensée sur le temps passe d'une considération unilatérale, infinie, éternelle à une double temporalité. Le temps qui passe (le temps 1, progrédient) est continuellement doublé d'un temps 2 (un temps régrédient, rétrograde). Cette stratification du temps ainsi que la distinction entre le temps 1 de l'événement et le temps 2 qui délivre la signification s'inscrivent dans l'illusion du sujet supposé savoir.

Les modalités aristotéliennes logiques – possible, nécessaire, impossible et contingent – permettent à J.-A. Miller de rendre compte de l'expérience analytique et de la thèse freudienne selon laquelle *l'inconscient ne connaît pas le temps*. Il souligne le paradoxe des futurs contingents : quand ce qui était possible dans le futur a finalement lieu se dévoile alors, par rétroaction, que le possible était nécessaire – cela

1. Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, n° 56, mars 2004, p. 63.

2. Le Boulengé C., « Éditorial », *La Cause freudienne*, n° 56, *op. cit.*, p. 10.

3. Cf. Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *op. cit.*, p. 67.

4. *Ibid.*, p. 69.

ne pouvait pas être autrement, on le savait, cela devait arriver –, constitutif de la signification, de l'illusion du sujet supposé savoir.

C'est ainsi que s'institue l'idée d'éternité, à savoir « ce qui est du futur était déjà là, inscrit dans le passé⁵ ». Cependant, ce savoir intemporel résulte du savoir produit par le sujet dans des conditions qui ont elles-mêmes une temporalité, que cela ait lieu dans ou hors analyse.

La présence de l'analyste

Par son dispositif, la séance analytique introduit une autre catégorie temporelle : l'attente. Celle-ci « présentifie le futur avant qu'il aille s'enregistrer dans le passé⁶ ». L'attente se situe en amont du point où la relation des temps s'inverse. L'expérience analytique installe l'analyste dans la position de l'attente et met en valeur la fonction particulière du point de rebroussement sur le vecteur temporel, en ce qu'il est capable d'opérer l'inversion temporelle. Cette fonction, qui est celle du point de capiton, met en jeu une structure topologique, celle du point à l'infini, différente des autres points de la ligne⁷. L'analyste, élément supplémentaire, réside en ce point, hors de la ligne d'infini qui permet l'inversion temporelle. Sans cette référence, la durée de la séance serait insoluble.

J.-A. Miller propose de repérer la séance analytique selon la double temporalité suivante : dans le même moment où le temps va vers le futur, il va vers le passé. Mais dans l'expérience analytique, cette réversion temporelle est expérimentée d'une façon inédite, spéciale, parce que la séance est un laps de temps tel que tout ce qui s'y passe et s'y dit est expérimenté par le sujet sur fond de sujet supposé savoir. Tout ce qui s'y dit prend un sens inconscient, c'est-à-dire celui d'avoir été écrit avant. Le présent dans la séance est doublé par sa propre inscription au passé. La parole analysante devient équivalente à une lecture qui renvoie à une écriture d'avant.

Ce qui est propre à l'expérience analytique, c'est que le mode passé du temps est actualisé par la présence de l'analyste, il incarne dans l'actualité l'instance du passé, tout en se situant hors du temps de l'inconscient. C'est pourquoi il ne s'agit pas seulement de savoir, mais de *sujet supposé savoir*. Le temps de l'analysant est le temps 1, l'analysant parle. Le temps que l'analyste représente pour l'analysant est le temps 2, le temps régrédient. Autrement dit, il incarne, au présent, l'inscription passée de la parole, c'est-à-dire le sujet supposé savoir⁸. Ainsi l'analyste incarne-t-il, comme corps vivant, « l'opérateur qui vire [premièrement] le présent au passé, et deuxièmement, simultanément, reporte ce passé au présent⁹ ».

Dans la séance analytique, l'analysant est régi par un *ne pas savoir encore*, et l'analyste par le savoir déjà là. C'est l'interprétation de l'analyste qui établit « une connexion entre le hors temps de l'inconscient [...] et le présent de l'analysant, et c'est par ça qu'elle opère : par un renvoi de la parole à l'écriture¹⁰ ».

5. *Ibid.*, p. 70.

6. *Ibid.*, p. 74.

7. Cf. *ibid.*, p. 75.

8. Cf. *ibid.*, p. 77.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 78.

De l'impossible à l'événement

Si l'inconscient est hors temps, l'interprétation ne peut donc pas être dite n'importe quand, elle s'inscrit dans le temps, selon la modalité de la surprise. Dans la séance, l'interprétation est attendue, et cette attente lui donne une autre valeur. La surprise est constitutive de l'interprétation proprement dite. Cela suppose de cultiver l'attente. La surprise fait alors émerger une *autre scène*.

L'interprétation relève d'un registre du temps différent de celui du sujet supposé savoir, celui de l'impossible et du contingent. Au temps 1, cela n'apparaît pas possible. Au temps 2, cela « se produit [selon] la modalité de la surprise : “Mais ce n'est pas possible !”¹¹ » – cette modalité comporte une touche de réel. Il y a un forçage du cercle du possible par l'événement, J.-A. Miller donne l'exemple de la surprise de l'amour – pensons à Swann, dans *La Recherche du temps perdu*, tombé amoureux d'une femme qui n'est pourtant pas son genre. L'acte analytique, en tant qu'il fait événement et touche au réel, relève de ce registre sensible au plus près dans la scansion de la séance.

La subjectivité du temps

S'il n'y a pas de standard dans la pratique dite lacanienne, c'est parce que le maniement de l'interprétation est propre à chaque sujet, soit à la manière singulière dont il est véhiculé dans sa propre chaîne signifiante. Par la formule *un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant*, Lacan situe le sujet entre les signifiants à partir de l'ordonnance temporelle de la chaîne signifiante, de la parole. Le \mathcal{S} est le présent sur le mode de l'instant. Il se double de l'expérience de l'épaisseur du temps liée à la libido, en rapport avec les objets de la pulsion. C'est à cet objet de la pulsion qu'on peut attribuer les phénomènes de ralentissement ou d'accélération du temps, « les rétrécissements et les dilatations du présent¹² ». D'ailleurs, l'équivoque du terme *endurer* fait ressortir la dimension de souffrance, de jouir, qu'il comporte, « avec la marge qui est laissée au sujet pour les faire durer ou pour tenter de les résorber¹³ ».

Fonction de la coupure

Dans la pratique lacanienne, la durée de la séance n'est pas définie. Par essence, la séance courte ne s'inscrit pas dans une durée chronologique qui ponctue la signification, mais dans une logique qui la suspend, d'où un certain usage de la coupure.

Miquel Bassols distingue la séance comme unité sémantique ou asémantique, ainsi que la pratique de la séance qui coupe d'avec celle qui ponctue, la première ne pouvant avoir lieu sans la seconde¹⁴. Il différencie également le temps épistémique, qui est celui du savoir produit par le signifiant, et le temps libidinal, celui de la pulsion où le sujet fait l'expérience de l'opacité de sa jouissance. Il considère la fonction de la coupure comme plus appropriée pour amener le sujet à donner une nouvelle réponse à la

11. *Ibid.*, p. 81.

12. *Ibid.*, p. 85.

13. *Ibid.*

14. Cf. Bassols M., « Logique de la séance courte », *La Cause freudienne*, n° 56, *op. cit.*, p. 124-128.

pulsion présente dans le symptôme, en ce qu'elle fait usage du signifiant hors sens et pointe vers le reste qui ne se laisse pas attraper par la signification phallique.

La coupure est la « seule façon de viser ce réel qui s'esquive ¹⁵ ». Quand la coupure vise au réel, le temps épistémique, le temps pour comprendre se trouve en dehors de la séance, dans l'intervalle entre les séances, « intervalle qui n'est pas une simple extériorité » ¹⁶. Au contraire, l'idée que le temps pour comprendre devrait se situer entièrement à l'intérieur de la séance mène à l'impossibilité d'en définir les limites et amène à en définir la « durée quantifiable ».

L'inversion de l'attente en hâte

Il y a le temps épistémique, ordonné par la logique de l'enchaînement des signifiants et de la rétroaction de la signification, et le temps libidinal, temps pulsionnel, dans lequel le sujet est pris comme *a*, comme objet dans le regard de l'autre. C'est parce que l'Autre n'est plus pris comme un autre sujet, mais comme objet, que le sujet pourra atteindre la certitude de son être pulsionnel.

Pour accéder à cette conclusion, l'analyste doit transformer l'attente en urgence, l'attente en hâte de conclure. C'est seulement dans l'inversion subite de l'attente en hâte qui rend cet objet présent que le sujet pourra réellement accéder à la certitude de l'acte et conclure de façon durable.

Section clinique de Rennes — 15 février 2020

¹⁵. *Ibid.*, p. 127.

¹⁶. *Ibid.*, p. 128.